

L'ARCHIPEL TOURNIER

Il y a un phénomène Tournier. Depuis bientôt un demi-siècle, ses livres se vendent par millions en France et dans le monde, faisant de lui le romancier français vivant le plus traduit. Son œuvre attire la critique qui questionne les moindres lignes de cet auteur à la fois lauréat et membre de l'académie Goncourt. Sa personnalité fascine les journalistes, qui poussent tour à tour la porte du presbytère de Choisel où l'auteur les accueille en ermite bavard, d'autant plus soucieux d'entretenir sa notoriété qu'elle lui fut donnée tard.

De Michel Tournier, on sait donc tout. Mais tout ce qu'il a voulu dire ? Quarante ans de gloire littéraire lui en ont pourtant fourni maintes occasions : sur la littérature, sur ses livres, sur son itinéraire, il a tout commenté, tout expliqué, tout raconté. À quoi s'ajoutent – en nombre et en valeur – thèses, exégèses, hagiographies, colloques et compilations, en France et au-dehors.

Dès lors, pourquoi retourner à Choisel soumettre à la question ce Père Noël du roman ? À quoi bon répertorier encore le parcours de ce monument de la littérature occidentale ? Pour quelle moisson retourner cette glaise qui a probablement tout donné ?

D'abord pour le plaisir... Ce bonheur d'entendre et de faire entendre ce conteur au phrasé limpide et lumineux, aux idées stimulantes, au jugement dérangeant, désarmant, décapant.

Ensuite pour satisfaire une curiosité inassouvie, tenter de débusquer les contradictions du bonhomme. Car ce causeur en tient toujours plus d'une dans sa botte. Bien qu'il proclame qu'il n'y en a pas, l'octogénaire aime que les « mystères Tournier » aient la vie dure : celui de l'ermite qui vit portes ouvertes et sens aux aguets, celui du marginal statufié, de l'artisan de l'équivoque, du pervers polymorphe permanent.

Enfin, et c'est lui qui le dit, parce que plus on vieillit, plus la mémoire est encombrée et tend à écarter ce qui ne compte guère.

Le but est donc d'atteindre à l'essentiel, de donner sens à un parcours, espoir qu'au jusant de sa vie cet être océanique nous laisse sur la plage encore humide de son séjour terrestre des solens luisants et tranchants, éclats ultimes de son intelligence et de sa bienveillance.

Le Roi des Aulnes fut un choc littéraire quand je le découvris à vingt ans. Cette histoire sombre, dure, morbide, me transporta par son écriture lisible, limpide, tellement lumineuse. Le dépliement du destin inouï de ce pauvre Abel Tiffauges m'apparut comme celui de tous les malheureux pris dans la tourmente de la guerre et de la barbarie. L'accumulation des situations, la précision chirurgicale par quoi le narrateur charcutait l'intimité de son héros, les découvertes de la parade nazie dans cette Prusse féérique et aux abois, cette atmosphère de curée qui traverse le récit : tout contribuait à mon trouble délice.

Un roman que j'ai lu et relu, pris à chaque fois par la voix diabolique contant cette épopée fantastique, ébloui par le plaisir de phrases qu'on n'aurait pu mieux tourner, ravi de retrouver un univers qu'on s'approprie à force d'y promener son esprit.

Je devins donc un lecteur assidu de Tournier et chaque nouvel ouvrage me fut réjouissance. L'ermite

de Choisel s'inscrit dans mon panthéon au côté de son contemporain, Hervé Bazin, autre auteur singulier et constant. Leur compagnonnage me permet d'aborder plus tard et de plain-pied leurs devanciers, Aragon, Flaubert, Stendhal.

Il faut se poser la question : que nous apporte l'œuvre de Michel Tournier ?

Ses trois premiers livres, des romans – Vendredi ou les Limbes du Pacifique, Le Roi des Aulnes, Les Météores –, reposent chacun sur un des grands mythes qui nous structurent : Robinson, le mangeur et l'enleveur d'enfants, la jumeauté que l'auteur s'approprie en leur donnant une dimension nouvelle, en les retournant, en fouillant dans notre subconscient. À quoi s'ajoute, comme s'y plièrent ses maîtres Zola et Flaubert, un travail approfondi d'enquête et de documentation, qui donne toute sa force aux situations décryptées. C'est ainsi que le mythe exposé avec la clarté du naturaliste, la proximité avec le concret, revêtent aux yeux du lecteur une réalité convaincante. Tournier se présente d'ailleurs modestement comme un « fournisseur de mythes ».

Après avoir publié ses trois romans, il leur consacre une longue étude : Le Vent Paraclet. Fort de sa fréquentation assidue de Leibniz, Kant ou Heidegger, il y apporte son regard sur la mythologie du monde, son point de vue, oblique et décalé, sur les pulsions humaines et les errements de l'histoire. Profane mais imbibé de christianisme, il nous dit sa Weltanschauung, qui éclate par son originalité et nous confond par son évidence. Bref, l'œuvre de Tournier est à la fois classique et provocatrice.

Cependant Michel Tournier s'est aussi attaché à écrire pour la jeunesse, jugeant qu'un livre qui ne peut être compris par un enfant de douze ans est raté. D'où la refonte de Vendredi en une version plus

ramassée, devenue un classique sous le titre Vendredi ou la Vie sauvage, c'est-à-dire un livre étudié en classe et l'un des plus lus au monde, avec Le Petit Prince de Saint-Exupéry.

Tournier a également donné ses Mille et Une Nuits avec la chronique du cheminement vers Bethléem des caravanes de Gaspard, Melchior & Balthazar, les rois mages. Il y établit définitivement le mythe de cette adoration en rajeunissant la légende du christianisme, avec ce style baroque qui accompagnait déjà ses précédents héros, confrontés aux pulsions sexuelles de tous ordres, au désir de tuer, de dévorer.

Et ce n'est pas tout : il laisse aussi de nombreux essais dans lesquels il pose son regard sarcastique et perçant sur le monde qui l'entoure, toujours prompt, bien qu'il se défende d'être un intellectuel engagé, à dénoncer les carences de nos pédagogues, la futilité de nos politiques, la trahison de nos élites.

Son style ? Pour le définir, suffit-il de dire qu'il voit en Julien Gracq le plus grand écrivain de notre temps et qu'il a consacré des années à étudier la prose de Genevoix et le sens de l'intrigue de Flaubert ? Un bagage littéraire que complète, il nous faut le redire, ce supplément intellectuel que confère la connaissance intime de la grande philosophie, qui ne peut être qu'allemande. Il ramasse son ambition par une comparaison en forme d'oxymore : « Ma grande affaire, c'est de sortir un roman de Ponson du Terrail de la machine à écrire de Hegel ! »

*

Rencontrer Michel Tournier et échanger avec lui ne pouvait être qu'un grand moment d'émotion, sans doute le plus impressionnant pour moi, qui ai

pourtant côtoyé les grands de ce monde au cours de ma carrière de journaliste.

Je sonne à la porte du presbytère du hameau de Choisel, désert et immobile sous le soleil d'automne, blotti dans un creux de la forêt de Breteuil. Michel Tournier apparaît, jovial, direct, courtois. Il est toujours svelte, toujours vif, même s'il se déplace lentement à l'aide d'une béquille. Il pose sur moi un regard d'attention sympathique et s'exprime d'une voix claire et forte, choisissant ses mots et ciselant ses phrases. On échange quelques mots sur l'hiver qui s'installe dans le jardin et dans sa vie, c'est-à-dire qu'on parle du temps qu'il fait et du temps qui reste. Impression de rendre visite à un oncle à l'ancienne, qui consent à se montrer enjoué.

Dans la salle à vivre qui occupe tout le rez-de-chaussée, il me dit de tirer une chaise et je me pose en face de lui, tandis qu'il s'installe précautionneusement, mi-assis mi-allongé sur son canapé défoncé, de guingois sur le coussin, pour alléger cette fracture du col du fémur jamais réparée et qui ne l'oublie pas.

Partout des livres, des piles de livres. Sur les tables, les fauteuils et les chaises, au sol : des romans écornés de Pierre Benoit qu'il relit en ce moment, les ouvrages en lice pour le Goncourt 2010, à commencer par le dernier Houellebecq, La Carte et le Territoire, marqué par un signet, et des « Tournier » de toutes sortes, en toutes langues, sur son bureau, sur le pouf de daim qui sert de table basse, El Rey de los Alisos, Venerdì o la vita selvaggia, Der Wind Paraklet, Gemini (Les Météores)...

Il commence par me dire : « Posez-moi les questions que vous voudrez » – sous-entendu, je vous répondrai ce que je voudrai – et nous voilà embarqués, sous la vigilance d'un minuscule enregistreur numérique, dans la traversée d'une vie, conversation souvent

ponctuée par les orages débonnaires de son rire d'ogre à la retraite.

Les entretiens se déroulent à sauts et à gambades. Au fil des jours, nous revisitons la vie, l'œuvre et explorons le regard du maître. Parfois il revient sur une idée, reformule un souvenir, et c'est tant mieux car si l'anecdote ou l'analyse sont posées sur la même partition, la mélodie s'enrichit à chaque fois d'un trait, d'un trille, d'un détail. Il faudra recomposer, sachant qu'il relira, craignant ici qu'il rature ma scrupuleuse recension, espérant là qu'il étoffera de chic un propos d'une désolante sécheresse.

D'autres fois, il appelle ses cahiers à la rescousse de sa mémoire. Alors surgissent des trésors, des fragments qu'il prend plaisir à lire et qui me font toucher du doigt le tour de main qui fait son génie d'auteur : il note comme il écrit. Il conte comme il romance. Cette façon laconique et précise de camper le décor, d'installer un climat, souvent par le seul rythme des touches. D'offrir sans enluminures l'image qu'il veut cadrer et qui s'éclaire de sa propre lumière, de tirer sa leçon d'une formule frappant l'esprit comme un projecteur le fuyard. Cet écrivain est un faucon : il vole droit au but et ne s'encombre ni de graisse ni de plumes inutiles. Son stylo va comme une flèche, rectiligne, dans le mille.

Nous sommes interrompus chaque matin par la charmante demoiselle de la Poste, qui s'annonce d'un bref coup de klaxon et dépose le courrier sur le seuil. Tournier va ramasser, en pestant avec une mauvaise foi délicieuse contre toutes les réponses à faire et qui encombreront ses journées. Cet homme est dérangé, rarement, par le téléphone : des amis, des lecteurs, des emmerdeurs.

Pendant nos entretiens, comme pendant les pauses, je l'observe : il parle en vous regardant dans les yeux,

ponctue ses souvenirs de rires contagieux, couve d'un regard d'amoureux les livres empilés à portée de la main. Il veille au confort physique et intellectuel de son hôte ; est-il bien installé, n'a-t-il pas trop froid ? Doit-on épeler pour lui un nom, traduire une formule en allemand ?

Lorsque la conversation cesse, il m'offre un communard – crème de cassis et bourgogne rouge – que l'on sirote, debout dans la cuisine, en admirant sous la fenêtre le jeu des chatons roux qui attendent preneurs et en pariant sur les chances d'éclosion des roses en bouton devant l'assaut glacial des fins de nuit qui donne tout son prix à la douceur ensoleillée de ces dernières journées d'automne. Il les déguste du fond de son hiver.

Michel MARTIN-ROLAND

PREMIÈRE PARTIE

**LES ANNÉES
D'APPRENTISSAGE**

1

Une enfance française, un pied en Allemagne

Premier souvenir. – Un enfant crevard. – Ralph & Ralphine. – Wendebausen. – Jeunesse hitlérienne. – La catastrophe nazie. – Un cancre. – Lire Giono à quinze ans !

*

MICHEL TOURNIER : Pour commencer, je vais vous lire un petit texte de moi sur moi. Vous êtes la seule personne à qui j'impose une pareille épreuve, mais vous êtes venu ici pour cela, alors tant pis pour vous...

« Propos amers sur mon image, ou l'anti-Narcisse.

« Mon Dieu, pourquoi faut-il avoir un visage, un corps, une silhouette ?

« Je rêve d'être l'homme invisible, capable de se glisser partout, de tout subir, de tout entendre, de tout noter en passant lui-même inaperçu.

« Les écrivains que j'admire, franchement, je n'ai jamais eu la curiosité de savoir la tête qu'ils avaient. C'est que je me fais de l'histoire des lettres une idée assez radicale qui accorde peu de place finalement aux écrivains eux-mêmes. Je crois que les œuvres s'engendrent les unes les autres au cours des siècles par génération spontanée. *Illusions perdues* a donné naissance aux *Misérables*, qui ont engendré eux-mêmes *Crime et châtiment*, etc.

« Balzac, Hugo, Dostoïevski... Qu'est-ce que vous en faites, me direz-vous ? Pas grand-chose. Ils sont, selon moi, des déchets que leurs œuvres ont laissé tomber sous elles en se faisant. Des excréments pour parler net. Bien sûr, on peut s'intéresser à eux. Écrire leur vie, raconter leurs amours. Scruter leurs visages. Cela s'appelle de la coprologie.

« Je m'y suis livré moi-même dans la forêt gabonaise. J'étais avec une équipe de zoologistes ; nous faisons des recherches sur les régimes alimentaires des divers animaux de la forêt. Nous récoltions des crottes de phacochère, de gazelle, de gorille, puis nous les analysions dans un laboratoire de fortune. Il n'y a pas de sot métier. »

MICHEL MARTIN-ROLAND : *Dans ces conditions, on arrête tout de suite !*

— Non ! Je suis plein de bonne volonté. Je suis prêt à vous dire tout ce que vous voulez savoir. Malheureusement, ce n'est pas grand-chose.

— *J'essaie de me mettre à la place de vos innombrables lecteurs. Ce n'est pas seulement une curiosité légitime sur Michel Tournier, c'est aussi un intérêt, que je crois partagé, encore et toujours, pour ce que vous pensez, comment vous jugez votre vie, votre œuvre, la littérature, les idées et le monde...*

— À ce moment-là, j'écris *Le Vent Paraclet*, je me raconte moi-même, en témoin d'événements considérables. Parce que, tout de même, j'en ai vu des vertes et des pas mûres. Et je m'en réjouis, surtout comme écrivain. Mais je suis disposé à me soumettre à vos questions.

— *Avez-vous la mémoire de votre enfance ?*

— Des bribes de souvenirs remontent à la mémoire, mais savoir lequel est le premier, c'est difficile. En revanche, je me souviens parfaitement de mon premier contact avec la poésie. J'avais six ans, nous vivions à Paris, rue de la Victoire, où je suis né le 19 décembre 1924. Ma mère avait engagé pour s'occuper de moi une petite bonne âgée de seize ans, venant d'un village normand. Elle s'appelait Émilienne. Elle avait peur de Paris et refusait de sortir seule. Elle ne quittait l'appartement qu'en compagnie de ma mère. J'ai retenu d'elle cette étrange chanson, je vais vous la chanter :

*Quand j'y songe
Mon cœur s'allonge
Comme une éponge
Que l'on plonge
Dans un gouffre
Plein de soufre
Où l'on souffre
Des tourments
Si grands
Si grands
Que quand j'y songe
Mon cœur s'allonge
Comme une éponge
Que l'on plonge, etc.*

— *D'autres souvenirs de la petite enfance ?*

— Depuis toujours, la bicyclette a joué un grand rôle dans ma vie. À Saint-Germain-en-Laye où nous vivions, j'en faisais tous les jours dans le jardin. J'aimais beaucoup ma petite bicyclette d'enfant. C'était très important pour moi, c'était un moyen d'évasion.

À l'adolescence, avant guerre et pendant l'Occupation, nous allions en vacances à Villers-sur-Mer,

en Normandie, où mes parents avaient une maison. Mon père faisait partie de cette super-aristocratie des hommes qui n'avaient pas le permis de conduire et c'est ma mère qui était la chauffeuse de la famille. Elle nous conduisait en Normandie avec sa Citroën d'occasion, que nous appelions la « Cidoc ». Mais elle m'avait dit « tintin pour mettre la bicyclette dans la voiture » car elle était déjà surchargée. « Si tu veux ta bicyclette à Villers, tu viens à bicyclette. » Et je me tapais les deux cents kilomètres tout seul dans la journée. Il fallait que je mange en route et en plus, si je crevais, il fallait que je répare moi-même, ce qui était une épreuve. Puis, pendant la guerre, le pire des pires, ce fut les pneus devenus introuvables que l'on remplaçait par des bandages de liège, ce qui n'arrangeait rien pour encaisser les chocs de la route.

J'ai toujours ma dernière bicyclette dans le garage, je m'en servais pour aller faire les courses à Chevreuse. Si je vis à Choisel, c'est à la bicyclette que je le dois car j'y venais camper en chargeant l'engin à Paris sur le fourgon arrière du train de la ligne de Sceaux, qui est devenue le RER B !

— *Et de l'école, quels souvenirs ?*

— J'étais un petit crevard, un cancre, une calamité. Je parlais au milieu de la classe avec mes voisins, je *répondais*. Mes maîtres disaient à mes parents : « Il répond, Michel. » C'était le comble de l'indiscipline.

— *Et les premiers copains, les amis d'enfance ?*

— J'en ai eu, comme tout le monde. Il y a cette question de prestige chez les enfants qui est essentiellement physique. Le copain qu'on admire en classe, c'est le costaud, le fort, l'adroit, celui qui bat tout le monde au foot, à la balle ou à la bagarre. Dans mes souvenirs scolaires, j'ai aussi des premiers de classe,

des garçons qui ne sont rien devenus. D'ailleurs je continue de m'amuser à rechercher dans l'annuaire des Yvelines des noms de copains que j'avais en classe avant la guerre, et je les retrouve. Il y a là les héros de l'adresse et de l'agressivité, et les premiers de classe.

Les amis d'enfance ont un défaut, c'est celui d'avoir votre âge. Alors les uns ne voient plus personne et les autres meurent. Mais il en reste quelques-uns.

— *Crevard ? Vous voulez dire que vous étiez un enfant malade ?*

— J'étais souffreteux, de faible constitution, comme on disait à l'époque, et les médecins ont conseillé à ma mère de m'éloigner de Paris et de m'envoyer à la montagne, « à la neige », respirer le bon air de l'altitude. Si bien qu'à l'approche de mes sept ans, je me suis retrouvé dans un *home* pour enfants à Gstaad, au chalet Flora. Ce fut une épreuve, une très dure épreuve. Je me retrouvais seul pour la première fois, éloigné de ma mère, entouré de gens qui ne parlaient ni le français ni l'allemand, mais le suisse allemand ! Et il y avait ce « grand », ce Nino, un Espagnol, un fils de famille, qui du haut de ses onze ans avait fait de moi sa chose. Il me torturait : il me mettait une ficelle autour du poignet et, avec un crayon, il tournait pour serrer. C'était horrible ! Je pleurais tout seul dans mon lit. Mais j'en ai gardé quelque chose. J'ai compris que les épreuves vous formaient, vous apprenaient la vie.